

PRUDENTIAN.—Mais dans Rigidours, nous allons le convaincre de son erreur; ça vaudra mieux que de lui laisser, pour un bon régime, ce qui est trop souvent prêt à abandonner son poste.

COMMODE.—La seule raison qui a pu me pousser à légérer de la sorte, ce qui vous avez proposé, mon cher Rigidours, est la crainte de déplaire trop ouvertement à nos frères d'une autre origine dans un moment comme celui-ci où nous avons besoin de tout de conciliation.

RIGIDOURS.—Au diable la polémique conciliatrice! Il faut être lâche et cacher ses sentiments!

LE DUBOIS.—Moi je fais honneur à cette santé parceque je tiens de bonne part que nos ministres se sont déjà occupés du rappel de nos combattants.

PRUDENTIAN.—Faispuyez vous êtes tous d'accord je crois que je vais boire.

COMMODE.—Ne croyez pas que je ne veuille point vous féliciter, au contraire je buirai le plus grand coup.

RIGIDOURS.—Tu vois, Rigidours, ce que c'est que d'insister.

RIGIDOURS.—L'autre victoire que nous avons remportée là, d'empêcher à penser comme nous un homme qui pense comme tout le monde.

PRUDENTIAN.—Eh! nous avons fait d'une pierre deux coups; nous avons gagné Prudentian qui ne pense comme personne.

UN DOMESTIQUE, à Commode.—Monsieur, il y a quelques personnes qui vous demandent.

COMMODE.—Sont-ce des messieurs!

LE DOMESTIQUE.—Non, ce n'est pas ça.

COMMODE.—Comment! imbécile! il y en a certains pas à la mine si ce sont des gentilshommes?

LE DOMESTIQUE.—Eh! je ne les ai pas vus; c'est la cuisinière qui me les a annoncés.

COMMODE.—Eh bien! va voir, et si ce sont des gens comme il faut tu diras que j'y suis. (Le Domestique sort.) Qui, diable c-la peut-il bien être? si ce sont des messieurs ils ont peut-être quelques nouvelles à nous apprendre; enfin nous allons voir.

LE DOMESTIQUE, rentrant.—Monsieur je leur ai dit que vous n'y étiez pas; ils sont partis; ce n'était que des imbéciles.

COMMODE.—Des habitants! animal! ils n'ont peut-être peut-être de Porceni. Cours donc après eux, et dis leur que tu les as pris pour d'autres. Le domestique sort en courant et Commode le suit.

PRUDENTIAN.—Il paraît que Mr. Commode est assez difficile à servir.

RIGIDOURS.—L'aristocratie s'exécute follement lorsqu'il s'agit de monnaie, qu'en dites-vous?

PRUDENTIAN.—L'argent explique tout et excuse tout.

PRUDENTIAN.—C'est moi de rire ainsi d'un homme dont nous avons mangé le bien aujourd'hui.

PRUDENTIAN.—J'admire Prudentian; il a une politesse simple mais honnête; permis à tout le monde d'être imbécile; les règlements de la corporation ne le défendent pas, au contraire; mais voici Mr. Commode, faisons-nous; ça peut être des gens mais pas à leur nez.

PRUDENTIAN.—C'est justement ce que je voulais dire; tu parles toujours comme je pense, Prudentian, et tu trouves toujours les bons mots que j'étais sur le point d'inventer; tu me voles.

COMMODE.—Messieurs je vous amène deux de mes amis intimes, Monsieur Grichepoil et monsieur Riffard les deux plus respectables citoyens du village de Sini \*

RIGIDOURS.—(à part à Prudentian).—Je connais Riffard de vieille date; c'est un chouyenn de la première force; quant à l'autre j'en ai entendu parler assez bien.

COMMODE.—Ce sont deux patriotes véritables; l'un, mon ami Grichepoil a rendu des services réels à la cause du pays, il a été jusqu'à se faire saigner de la haute trahison et mon ami Riffard avait allé plus loin que lui encore j'en suis sûr, si ce n'était sa position; voyez-vous quand on est capitaine de milices, on ne peut pas se prononcer comme quand on est un simple citoyen; il faut avoir quelques égards pour son gouvernement; mais à présent que l'on nous rend justice nous sommes tous patriotes

mais exceptant; les canonnons ne font plus qu'un.

RIGIDOURS.—Où à présent que le longer est passé les libérés sont de leur gloire.

PRUDENTIAN.—Eh n'est-ce pas toujours comme ça; il n'est pas de plus sûr, nous sommes que les maraudeurs; on récolte si facilement quand on n'est pas fatigué par le labour.

RIGIDOURS.—Pardieu, excuse de vous interrompre, messieurs, je suis très-ému de voir Monsieur Commode poser une question qui met tout le village en lueur; je sors, qu'il lit toutes les gazettes, sans distraction, et j'avais pensé qu'il saurait nous mettre sur le bon chemin de la vérité. Voici ce que c'est. La patrie veut se prononcer, comme les autres sur l'administration du gouvernement; mais nous ne voulons pas singer les autres; nous sommes prêts à donner à nos professeurs un quelque chose de plus comme les autres, un bit de son qui fasse voir qu'on a parait nous des hommes qui s'y connaissent dans la pratique de la politique.

GRICHEPOIL.—Voilà ce que c'est messieurs; je vais vous parler à la bonne franquette et sans faucher à l'endroit de la vérité; dans notre village nous sommes tous d'accord à l'unanimité de vous pour faire une démonstration pour son Excellence nous on ne s'entend pas; tous bien sûr qu'on mettra dedans. Il y en a qui étaient auparavant de bons patriotes sans rancune et de bonne foi; eux là veulent bien féliciter le gouverneur et ses ministres ouvertement parce qu'ils voient qu'on veut nous rendre justice; mais il y en a d'autres, ceux qui étaient les bureaucrates dans le sens de la révolution, qui font les difficultés et qui ne veulent pas qu'on parle de ministre parceque disent-ils ce sont des révolutionnaires d'un bout à l'autre; ils disent aussi que ça ne peut pas durer; qu'après ce que l'Angleterre a pris les Indes, la Chine et les paroisses voisines elle ne voudra plus nous accorder ce qu'on lui a demandé; pour lors les anciens bureaucrates ne veulent féliciter que le gouverneur sans parler de la chambre ni du cabinet; pour lors nous sommes venus demander nous parcequ'on suit que vous êtes un homme de bon conseil; moi je viens de la part comme il dirait des patriotes et Mr. Riffard de la part des loyaux.

RIGIDOURS.—Des loyaux! des loyaux! pas plus loyaux que vous rendez-vous monsieur Grichepoil. Prenez-vous n'est pas un rebelle comme vous ça ne veut plus dire qu'on est loyal.

COMMODE.—Allons, messieurs vous n'êtes pas venimeux ici pour vous insulter; vous êtes tous les deux patriotes, je suis patriote, nous sommes tous des patriotes ainsi tâchons de nous entendre.

TIGHEURANT, sous la table.—Rrrrrrr! Rrrrrrr! Rrrrrrr!

RIGIDOURS et GRICHEPOIL font un mouvement pour sortir.—Votre chien est mauvais à ce qu'il paraît; appelez le donc.

COMMODE.—C'est! Chut, messieurs, ce n'est pas mon chien, c'est un de mes meilleurs amis.

GRICHEPOIL.—Votre ami a à dire une singulière façon de faire pour le monde comme ça. Si ce n'était chez vous je lui ferais des frictions avec les clous de mes souliers; puisqu'il fait et bien le chien, je le traiterais en chien à mon tour, ce beau monsieur de la ville qui veut se taquer de nous.

COMMODE.—Tranquillisez-vous donc, mon cher Grichepoil, parlez bas, car, s'il nous entendait nous aurions grand bruit.

PRUDENTIAN.—Ne craignez rien c'est un brave sujet de Mr. Majesté qui a oublié de se mettre de la tonnerre. Il est malade pour avoir bu trop de sucrés.

COMMODE.—Pour en revenir au sujet de votre visite... ah! là là! vous prenez donc un coup.

GRICHEPOIL.—Ce n'est pas de refus. (Prenant une carafe et la faisant). Qu'avez-vous là? du vin; et là? encore du vin; je n'en prends pas, je suis de la tempérance; je ne bois qu'un petit coup de Jamaïque, quand je suis en voyage; et avez-vous?

COMMODE fait servir les deux nouveaux venus; tous les convives boivent ensemble.

COMMODE.—Pour en revenir donc au sujet de votre visite je vous dirai que vous ne pouvez pas vous adresser. Nous sommes tous ici des patriotes, et des patriotes, bien entendu, de sorte qu'à nous tous ensemble nous allons vous faire un plan d'adresse; telle que sera une de celles que le gouverneur a reçues; ainsi nous vaudrions pouvoir lui faire la barbe. Je vais chercher de l'encre et des plumes et vous allez voir.

GRICHEPOIL et RIGIDOURS se crachant dans les mains.—Ah voilà qui est bon; je ne serais pas venu sans rien. Ça va être forcé, au moins; ça nura honne mine dans les gazettes. (La réduction de l'adresse au prochain numéro)

Les nouvelles qu'on reçoit chaque jour de Kingston augmentent les craintes des amis que s'est fait sir Chs. Bagot et chez quelques anciens qu'ils ont de la peine à contenir. Nos journaux du Haut-Canada appartiennent au parti qui s'appelle conservateur, font des signes à leurs partisans; ils leur recommandent de former des associations pour soutenir le parti de sir Chs. Bagot, et à empêcher de son esprit; ils poussent vivement l'organisation de sociétés dont l'objet sera de faire tourner les élections à leur profit; tout cela est fort bien et n'a rien qui doive effrayer le parti libéral du Haut-Canada; qu'il s'occupe par la main; qu'il veuille à ses propres élections; qu'il soutienne les hommes de son choix et peu lui importe, que messieurs les canadiens occidentaux se déchirent entr'eux; quel que soit le parti qui domine dans l'autre partie du pays il aura toujours besoin de nous pour se former une majorité; ainsi tenons-nous bien, demandons des réformes véritables, forçons un progrès sûr, même s'il doit être lent et nous de nos bons frères qui n'ont pas hésité à nous imposer leur dette à nous, enlever notre capitale, à s'attacher à notre langue et qui ont bien et quand ils nous ont vu perdre une constitution qu'il nous avait possédés à comcometre. *Wether he kill Cassio or Cassio him pru nous importe.*

Des journaux du sud.

STRATÉGIE DE DEUX NEGRES.

Deux esclaves s'enjoignent de chez un planteur de la Virginie, en emmenant un cheval qui lui appartenait. Ils se mirent en route dès la pointe du jour et se servirent du stratège suivant pour échapper au danger d'être arrêtés.

Un des nègres fit fortivement l'autre à vece une grosse corde autour du corps, l'attacha à sa selle et le traîna ainsi lui. Lorsque le cavalier fut arrêté et questionné aux plantations qu'il traversait, il répondit que le cheval de son maître avait deserte son maître et qu'il s'en était allé assés heureux pour le rattraper; qu'il le ramenait à la plantation, où l'attendait le châtiment qu'il avait mérité.

Ce stratège réussit parfaitement. Le cavalier fut parvenu bien accueilli à son loua en fidélité; il reçut toute sorte d'assistance et de secours, et son cheval et lui ne manquèrent de rien.

Arrivés à des endroits déserts, où ils ne pouvaient être aperçus, les fugitifs changèrent de route, le cavalier se laissait traîner et son camarade montait à cheval. Ils atteignirent heureusement les frontières de la Pensylvanie, où ils passèrent au Canada et furent ainsi libres, dès qu'ils eurent mis le pied sur le territoire anglais.

UN NEGRESSE AU MASQUE DE THÈ.

Ces jours derniers, un individu passant dans je ne sais plus quelle rue, heurta le corps d'une femme glissant à terre et pouvant être égratignée. Elle s'écria d'un ton qui était sans doute quelque chose de mépris de la femme prise de honte; qui en avait la langue spiritueuse dont elle s'était repue. Aussi étonné de ce qu'il vit, mais les égratignures continuant et semblant même s'aggraver, il revint bientôt sur ses pas, et examinant le corps qui se trouvait devant lui, il découvrit un masque qui s'attachait par derrière et recouvrait entièrement le visage de la malheureuse. Elle paraissait dans un grand état de faiblesse et pouvant à peine articuler quelques paroles. Interrogée cependant, elle parvint à déclarer qu'elle s'était échappée de chez ses maîtres, vaincue par les mauvais traitements. Ce masque de fer lui avait été imposé; long-temps imposé pour une faute des plus légères, et ne pouvant résister plus-long-temps elle avait pris le parti de la fuite.

Le masque a été dressé chez le Recorder Dertus, et la plainte, dit-on, a été portée malheureusement devant la Cour Criminelle.